

La Quinzaine

littéraire

L'école des ruines

L'aventure se déroule en plein vol, en pleine suspension, loin de tout, de tous. Un homme quitte son pays natal, mais nous ignorons lequel. Il refuse désormais de parler sa langue maternelle ou plutôt sa langue de prison. Il n'est même pas sûr d'avoir une idée personnelle, envahi qu'il est par les élucubrations d'un ami teigneux qui, comme lui, cherche sa place dans le monde actuel et ne la trouve pas.

MARTIN MELKONIAN

OLIVIER ROHE

DÉFAUT D'ORIGINE

Allia éd., 160 p., 6,10 €

L'ami teigneux s'appelle Roman. À l'instar de l'« archimondain jolipunk » de Camille de Toledo (*Q. L.* n° 849), si triste dans son miroir, il étouffe, malade de la vie, en dégoûtation chronique et toujours en manque d'une oreille à remplir. Le pays est en ruine : des guerres à la queue leu leu l'ont dévasté. Le désir de tuer est devenu un sport national.

Alors que le héros – Selber – plaide pour l'oubli intégral du passé, un oubli impossible mais, selon lui, salvateur, la conscience de Roman avec ses tourments en boucle se substitue à la sienne. Ainsi ce causeur infatigable palabre-t-il même absent. Dans l'avion, Selber est requis par cette pensée sans maître et sans maîtrise, labourant les vastes champs de la théorie critique que réensemencerait à la grosse un Maurice G. Dantec. Et l'ami Roman de passer sans vergogne du salmigondis critique au salmigondis maternel. Il prétend que, lorsqu'il était enfant et adolescent, sa mère l'assujettissait à ses humeurs, caprices, mensonges ; à son usage de la parole dont le tribalisme et la névrose parasitaient la langue communautaire ; enfin, à ses fantasmes d'hommes d'affaires, hommes d'affaires qu'elle rêvait aussi célèbres que des acteurs d'Hollywood, catégorie gauche limousine.

Roman ne perçoit le monde que dans la version monochrome de la génitrice. Ce monde-là est sans figure paternelle. Les falsifications outrancières de l'arrivisme des uns contre les autres l'ont profondément remodelé. « Le crime et la négation [y] sont considérés comme des mesures d'hygiène. »

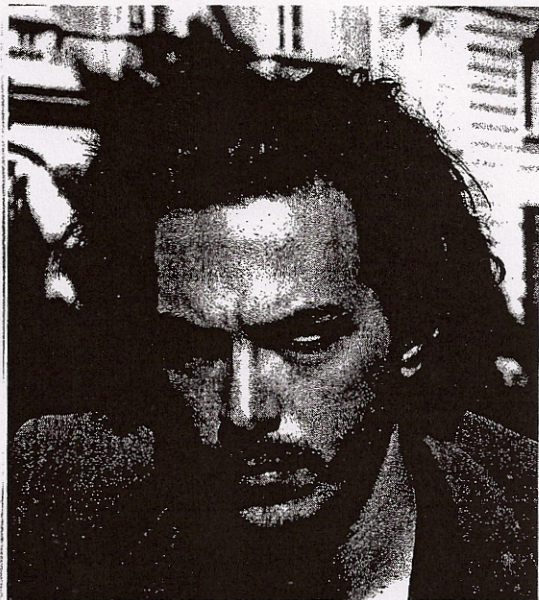
Il est vrai que nous nous trouvons embastillés dans la parabole d'Olivier Rohe. Embastillés, attaqués, fustigés. La violence ainsi prônée semble même avoir une tonalité juste, comme si nous étions devenus des Autrichiens, version Thomas Bernhard, plus puants que cadavres « livrés à la gourmandise des asticots », pliés et repliés dans notre propre chair, dégoulinant de mots fades et, artistiquement parlant, secs.

Alors le verbe, Rohe, Roman et le roman précisent notre position d'équilibriste dans cet univers hors nature où l'homme découvre qu'il

a intérêt à n'être jamais un *soi-même* unique ; où l'altérité (le « Tu ») est un mot enfoui dans les traités de Buber et Lévinas.

Ce livre habile, qui simule une traduction (la note « En français dans le texte » figure au bas de nombreuses pages), ne s'embarrasse pas de paragraphes, répertorie les gestes homéopathiques que nous sommes amenés à faire lorsque nous voyageons en avion, dénonce une société artificielle et bloquée au sein de laquelle une minorité gourmande des asticots du pouvoir joue, sous les sunlights, avec les explosifs de la désunion.

Défait d'origine ? Un roman de la réalité immédiate, compact, bien rude, très peu maquillé. |



OLIVIER ROHE

du 16 au 31 Décembre 03